

Les cahiers de la *nrf*

André suarès

PORTS ET RIVAGES

Anthologie

Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

ESSAIS, 1913.

PORTRAITS, 1914.

REMARQUES (AOÛT 1917 - JUILLET 1918), 1917, nouv. éd. 2000.

BOUCLIER DU ZODIAQUE. Illustrations de Démétrios Galanis, 1921.

TROIS HOMMES, 1913 ; rééd. 1935.

HÉLÈNE CHEZ ARCHIMÈDE, 1949.

IGNORÉES DU DESTINATAIRE. Lettres inédites, Avant-propos d'Armand Roumanet, 1955.

CORRESPONDANCE AVEC GEORGES ROUAULT. Introduction de Marcel Arland, 1960.

CORRESPONDANCE AVEC ANDRÉ GIDE (1908-1920), 1963.

CORRESPONDANCE AVEC JEAN PAULHAN (1925-1940). Édition d'Yves-Alain Favre, 1987.

ÂMES ET VISAGES. De Joinville à Sade. Édition de Michel Drouin, 1989.

ÂMES ET VISAGES II : PORTRAITS ET PRÉFÉRENCES. De Benjamin Constant à Arthur Rimbaud, 1991.

Éditions La Table ronde

MINOS ET PASIPHAË, 1950.

PORTS ET RIVAGES

ANDRÉ SUARÈS

Ports et rivages

ANTHOLOGIE

*Édition établie, présentée et annotée
par Antoine de Rosny*

nrf

GALLIMARD

Ouvrage publié avec le soutien de la Faculté des Lettres
de Sorbonne Université, du Centre d'étude de la langue
et des littératures françaises (CELLF – UMR 8599)
et de l'École doctorale de littératures françaises.

Un pays sans la mer est un visage sans yeux.

Lettre à Jean Paulhan,
9 septembre 1933

PRÉSENTATION

D'une mer bleue, d'un vert Océan

« HOMME DE LA MER AVANT TOUT »

Toute sa vie, Suarès a nourri un immense amour pour la mer, ses ports et ses rivages, sa beauté et ses mystères. Ni le demi-siècle qu'il passa à Paris, ni son œuvre abondante vouée aux plus nobles quêtes intellectuelles, esthétiques et spirituelles ne permettent cependant d'en prendre d'emblée conscience. On le sait natif de Marseille, mais auteur d'un hommage aussi tardif qu'ambigu à sa ville natale (*Marsiho*) ; on lui connaît un voyage breton au début du siècle, à l'origine d'un de ses premiers livres (*Le Livre de l'Émeraude*), resté toutefois moins célèbre que le *Voyage du Condottière* – ode à l'Italie et à ses trésors artistiques. La postérité a surtout retenu à vrai dire le portraitiste d'un grand nombre d'écrivains et d'artistes, l'essayiste prolixe courtisé par *La Nouvelle Revue française* et cent autres revues, le pamphlétaire antigermaniste, prophète de la tragédie hitlérienne.

N'oublions pas trop vite, dans les interstices d'une vie et d'une œuvre animées par la passion de l'art et la recherche de la grandeur, le Provençal épris d'*otium* marin loin des mesquineries et de l'agitation de la vie littéraire parisienne, le fils adoptif des rivages de Cornouaille, le contemplateur sensuel des beautés méditerranéennes. Suarès s'est défini une fois pour

toutes comme « homme de la mer avant tout¹ ». Enfant, il a rêvé devant les balancelles catalanes déchargeant leurs cargaisons d'oranges sur le Vieux-Port ; jeune homme, il a connu au vallon d'Oriol, devant les soleils couchants de Méditerranée, la vie rêveuse d'un Ulysse en quête de départ ; plus tard, il a chanté la mélancolie de l'Océan en lutte avec le granit breton, célébré la beauté des Cinque Terre et des temples posés sur les rivages de Grande Grèce.

« La mer est mon horizon : ailleurs, je ne respire plus », lit-on dans *Voici l'homme*. Avec quelle fébrilité ne voit-on pas en effet l'auteur évoquer ses rencontres avec la mer, que ce soit en Provence, au détour d'un « délicieux chemin », à Venise, où il vit son entrée dans la Sérénissime comme un rendez-vous d'amour, ou en Sicile où apparaît soudain, à travers les colonnes doriques, la splendide mer grecque, comparée au doux sourire d'Hélène ! Quel plaisir ne ressent-il pas à rêver dans une barque au large de Bénodet, au fond d'une gondole sur le Grand Canal, en arrivant depuis la mer sur l'Île-Tudy ou bien encore à Gênes ! Quelle sensibilité mise à peindre le vert Océan breton ou à décliner à l'envi l'inégalable bleu méditerranéen ! « Qui n'aime la mer, jamais n'aima le rêve », lit-on cette fois dans *Marseille*² ; ou, dans l'admirable final des *Croquis de Provence*, de façon positive et personnelle cette fois : « C'est la mer, ce que j'aime le plus ; la mer où j'ai vécu ma plus belle part, et où je demeure, la mer qui m'est connue comme si j'en étais sorti. »

« ENTRE LES PROVENÇAUX ET LES TOSCANS
DE MA LIGNÉE PATERNELLE »...

Cet amour de la mer, Suarès le doit en bonne part à son hérité. Une certaine errance méditerranéenne est en effet

1. *Voyage du Condottière*, Paris, Granit, 1986, p. 203.

2. Livre de photographies de Germaine Krull qu'accompagnent des textes de Suarès.

inscrite dans l'histoire familiale. Juifs d'origine portugaise, les Suarès se sont installés à Livourne au XVIII^e siècle pour y exercer des emplois dans le commerce maritime. Un ancêtre avait vu le jour à Alep ; il avait épousé une Génoise, de qui était née, à Marseille, la grand-mère paternelle de Suarès. Un autre avait eu des contacts avec la Tunisie. Du Portugal à la Syrie, de l'Italie à Marseille, beaucoup avaient donc sillonné la Grande Bleue, faisant dans les grands ports commerce de corail et de soude. Courtier en café auprès des compagnies maritimes, Alfred Suarès, père de l'écrivain, n'avait fait que poursuivre à Marseille la tradition familiale.

Suarès s'est cependant employé à faire oublier ses origines israélites et mercantiles. Dans *Voyage du Condottière*, il ne dit pas un mot de Livourne, pourtant port d'attache de sa famille paternelle durant plus d'un siècle. Et s'il consacre un chapitre à Gênes, ce n'est pas pour célébrer la ville où naquit son père (par ailleurs adoré), mais – après avoir vite évoqué (en les trafiquant) les origines toscane et provençale de ses ancêtres – pour insister sur l'étrangeté et la déception d'une ville perçue comme punique plus qu'italienne, commerçante plus qu'artistique – un port sale, populaire et sans âme. Comment ne pas voir dans l'affirmation de Caërdal¹ qu'il n'a rien à y faire le cinglant reniement d'une hérédité détestée ?

Il est significatif que le chapitre sur Gênes, port natal du père, soit contemporain de *Marsiho*, ouvrage dans lequel Suarès livre des souvenirs de sa propre ville natale². Avec plus de complexité que Valéry à l'égard de Sète ou que Maurras à l'égard de Martigues, l'auteur assaisonne le tableau du grand port cosmopolite de souvenirs d'enfance et de jeune homme, pleins d'émotion contenue, mais aussi de critiques relatives à la pauvreté culturelle de la ville, à ses côtés mercantiles et vulgaires. De là une évocation contrastée du port provençal

1. Caërdal est l'un des pseudonymes bretons que Suarès se donne.

2. *Marsiho* est publié en 1931, le deuxième volume du *Voyage du Condottière* en 1932.

– l’admirable article que Gabriel Bounoure a consacré à cette question le montre bien¹. Avec le temps cependant, une forme de réconciliation a lieu, au nom des souvenirs d’enfance et de l’énergie toujours si palpitante de l’antique colonie grecque : « Celui qui a quitté Marseille adolescent, plus tard, en a-t-il le regret ? [...] Tout Provençal a la nostalgie de la Provence ; pour l’homme de Marseille, le regret de la mer et plus encore de l’humeur marseillaise aigrit encore le mal du pays². »

« MON FRÈRE, REÇU DANS LES PREMIERS
À L’ÉCOLE NAVALE, S’EN FUT À BREST ET AU *BORDA* »

Des rapports si complexes avec ses origines familiales comme avec sa ville natale expliquent que Suarès ait tardé à célébrer les beautés de la Méditerranée. Ils éclairent tout autant le besoin qu’a ressenti l’écrivain, autour de sa trentième année, de quitter définitivement Marseille, et le désir de se forger une identité plus en adéquation avec ses convictions esthétiques et intellectuelles. En 1892, au lendemain de la mort de son père, celui qui se prénomait « Isaac *Félix* » faisait déjà le choix du prénom d’André ; sept ans plus tard, tout en se fixant en région parisienne (à Meudon puis à Paris même), c’est une terre et une ascendance nouvelles qu’il s’invente ; son choix se porte sur la Bretagne, région la plus éloignée de la Provence, mais tout aussi maritime qu’elle.

À l’origine de ce choix, la carrière de son frère Jean (« Abraham *David* » à la naissance). Une affection réciproque exceptionnelle unit les deux frères. En 1883, ils partent ensemble faire leurs études à Paris, au collège Sainte-Barbe. Mais dès 1884, Jean est de retour en Provence. Il a en effet fait le choix de préparer l’École navale au grand lycée de Toulon. André suit de près sa scolarité, s’initie par son intermédiaire à tout ce qui concerne la marine et l’assiste même dans ses concours.

1. Nous reproduisons cet article en annexe, p. 346.

2. *Marsiho*, Paris, Trémois, 1931, p. 121.

Si l'on cite toujours la réussite du futur écrivain au concours général de français (salué par un article d'Anatole France), il ne faut pas oublier le deuxième prix obtenu en histoire, sur le sujet « La marine et les colonies françaises au XVII^e siècle » (juin 1885) : les études de Jean n'y sont pas pour rien. Reçu à l'été 1887, celui-ci part deux ans à Brest pour y être élève sur le navire-école le *Borda*. De là date la passion d'André pour le pays breton.

On ne peut comprendre le rapport de Suarès à la mer sans considérer le lien fusionnel qui l'unit à son frère tout au long des années 1890, jusqu'à la mort prématurée de ce dernier en 1903. Le marin et l'écrivain nourrissent une grande complicité, qui les fait tenir une copieuse correspondance (encore inédite) où ils évoquent, l'un ses déboires d'auteur en mal de création, l'autre ses aventures sur les mers les plus lointaines ; mieux : ensemble, ils écrivent une série d'articles relatifs à la politique navale de la France, publiés sous le pseudonyme commun de « lieutenant X¹ ». Grâce à Jean, André apprend à voyager en imagination au Chili, à Tahiti, à Saïgon, à Manille, au Japon, et se passionne pour les enjeux géopolitiques de la France à l'autre bout du monde... Il le retrouve quand il le peut à l'occasion de ses retours à Toulon, à défaut de pouvoir se rendre à Lorient, à Brest ou à Cherbourg. En marge des *Chroniques du lieutenant X*, un projet de roman maritime intitulé *La Terre et la Mer* (sous le pseudonyme de Villiers) naît même dans l'esprit des deux frères, qui n'ira cependant pas au-delà de la simple idée.

« Ô QUE N'AI-JE VÉCU AU BORD DE LA MER VERTE »

L'intérêt croissant de l'auteur pour la Bretagne et l'univers celtique (il faudrait parler aussi du tropisme irlandais de l'auteur) – lié à un appel profond pour l'antithèse atlantique de la trop vive Méditerranée provençale – débouche donc à la fin des années 1890 sur la création d'une identité nouvelle.

1. Plusieurs chroniques paraissent dans la *Revue de Paris*, d'avril-mai 1898 à février 1904.

À la charnière du siècle, le sentiment d'avoir trouvé la terre promise appropriée à son tempérament de poète incompris et solitaire est des plus vifs. Suarès entrevoit l'occasion de résoudre le problème de ses origines honnies sans renier sa passion pour la mer. Loin de la trop bruyante, de la trop cosmopolite Marseille (la « ville bleue et rouge »), la Bretagne chrétienne et ses horizons indécis et mystérieux seront une terre d'élection où faire naître à la vie de l'art et de l'esprit – la seule valable à ses yeux – le rejeton d'une famille juive de commerçants.

Les premiers témoignages littéraires de cette re-naissance – qui n'a donc rien à voir, on l'aura compris, avec un coup de cœur touristique – sont contenus dans des carnets datés des années 1899-1901. On y trouve des séries de poèmes dédiés à la Bretagne, notamment ceux du recueil inachevé intitulé *Poèmes de la brume*. Ils sont voisins de l'esthétique de certains poèmes bretons d'*Airs*, premier recueil publié de l'auteur, paru en 1900 au Mercure de France à la veille de son départ à Bénodet, pour son premier grand séjour breton attesté¹. Leur sensibilité toute musicale contraste avec les grandes draperies de longs versets que forme *Images de la grandeur*, recueil plus lourd de références culturelles et de rhétorique douloureuse, mais ponctué de quelques poèmes marins d'une noblesse incontestable.

Puis c'est le jaillissement du grand corpus en prose : une centaine de chapitres brefs comme autant de « croquis de Bretagne », dont la publication se répartit entre *Le Livre de l'Émeraude* et des livraisons en revue, entre 1901 et 1902, sous les titres « En Cornouailles »² et « Landes et marines »³. La dimension picturale y est de fait souvent forte, comme en témoigne l'auteur lui-même, parlant d'une « suite

1. Cf. en fin d'ouvrage l'annexe sur les séjours maritimes de Suarès, p. 325.

2. Suarès utilise le pluriel « Cornouailles » pour désigner l'ancienne région bretonne de Cornouaille.

3. Pour le détail de cette publication éclatée des textes bretons, cf. Yves-Alain Favre, *La Recherche de la grandeur dans l'œuvre de Suarès*, Paris, Klincksieck, 1978, p. 452-454.

d'eaux-fortes, de dessins, de tableaux, enfin les cartons d'un artiste¹ ». La plus grande variété préside cependant à l'écriture de ces pages où défilent paysages et portraits, scènes de genre et méditations. L'Océan couleur d'émeraude assure l'harmonie d'ensemble². Inlassable contemplateur des paysages marins, Suarès évoque aussi bien la grandeur effrayante des éléments déchaînés que la douce tristesse de la mer au crépuscule, ses expériences de fusion avec le sable brûlant ou ses rêveries au pied du phare, la silhouette égéenne de Tudy et celle, toute guerrière, de la grande rade de Brest...

Caërdal n'est pas encore né, mais le personnage littéraire breton de Suarès est en train de se former. Le poème « Lord Spleen à Kermor » (*Images de la grandeur*) en est le fondement. L'auteur s'y peint, avec des accents dignes de Chateaubriand, comme l'artiste mélancolique exprimant le regret d'une vie solitaire dans un manoir breton, « demeure héréditaire » face à la mer verte. L'anaphore élégiaque de ce regret traduit à la fois la conscience de son appartenance à une hérédité tout autre et l'espérance d'une vie nouvelle. Le chapitre « À Ker-Mor », au seuil de la section « Lord Spleen en Cornouailles » (parue tardivement dans *Idées et visions*, mais rédigée dès 1901), décrit de fait – cette fois au présent – la vie de poète solitaire face à la « vaste solitude de l'Océan »³. La première mue de Suarès s'opère ainsi au seuil du nouveau siècle : héritier breton de Baudelaire, artiste épris de solitude entretenant sa tristesse de poète en mal de création, « lord Spleen » n'a plus rien du Marseillais grandissant sous le joyeux soleil du Midi. Le vert Océan a provisoirement remplacé la mer bleue dans son cœur.

1. Lettre à Mme de Jonquières, décembre 1901.

2. Suarès a commenté le choix de l'émeraude dans le carnet des colophons (carnet 214, p. 107) et dans une lettre à Rolland (11 août 1902). « Cette pierre n'est sans doute précieuse que pour être marine : elle a l'œil de la mer, elle brille au cou de ma fée », lit-on par exemple dans le colophon.

3. On lira avec profit le beau chapitre « Ker-Ënor » (*Portraits*, Éditions de la NRF, Paris, 1913, p. 141-181) dans lequel Suarès propose une ultime variation sur le mythe de Caërdal reclus dans son manoir breton.

« JE VIENS POUR UNE PART DU PAYS
DE CORNOUAILLES »

Mais au poète océanique, il faut plus encore qu'une posture : une ascendance en conformité avec ses rêves – car toujours encombrant ces ancêtres juifs de Méditerranée. Une incertitude dans l'arbre généalogique donne opportunément à Suarès l'occasion de faire naître la légende d'une hérédité bretonne par sa mère – cette mère si aimée morte bien trop jeune, à vingt-six ans. Fille naturelle, celle-ci avait été reconnue par Isaac Cohen lors de son mariage avec sa mère¹. Assez tôt, Suarès a laissé courir le bruit qu'elle était née à Paris de parents bretons. Il est intéressant d'en trouver la première trace dans une lettre adressée à son frère Jean, avant même son séjour à Bénodet : « Il n'y a pas moyen d'en douter ; je suis à demi breton. J'ai la nostalgie de cette terre humide, de ce granit dans la vague brumeuse². » La formule assertive initiale trahit la fiction généalogique, au détriment de toute logique familiale.

La démarche est reprise et accentuée plus tard dans des lettres à différents correspondants, dont Yves Le Febvre, magistrat morlaisien et écrivain avec lequel Suarès lie amitié en 1912³. Avec bien des mystères et une prudence qui dissimule autant que possible une supercherie que ne devine pas un instant son correspondant, l'écrivain évoque ainsi « une histoire douloureuse, un mystère de famille, cruel et plein de deuil », sur lequel il ne veut pas s'étendre, se contentant d'ajouter : « Faites seulement entendre, si vous voulez, que je viens pour ma part du pays de Cornouailles, et qu'il y a derrière moi une longue suite de pauvres, pêcheurs et paysans, têtes folles

1. La grand-mère maternelle de Suarès, prétendument bretonne, s'appelait Zoé Laurence Alexandrine Favre.

2. Lettre d'André Suarès à Jean Suarès du 31 mars 1900.

3. Cf. aussi une lettre au docteur Colomb du 7 novembre 1921 : « Ma mère était née à Paris de parents bretons. »

autant que j'aie pu le savoir, êtres plus simples que je ne le suis, et cœurs libres¹. » Quelques mois plus tard, comme pris d'un remords, et alléguant des haines virulentes contre sa personne, Suarès demande à Yves Le Febvre de faire disparaître de sa préface au numéro des *Cahiers bretons* consacré à ses textes bretons la mention de ses origines maternelles régionales...

Rapprochés du passage du chapitre consacré à Gênes mentionné plus haut, ces éléments confirment le complexe généalogique de l'écrivain et son désir d'effacer, tant du côté paternel que maternel, une ascendance mal assumée. De même qu'est mise en valeur, du côté paternel, la filiation provençale et toscane, de même, du côté maternel, c'est l'héritage breton qui est revendiqué. La mer fait le lien. Le travail de réélaboration des matériaux généalogiques ne traduit pas seulement un refus : en se faisant le fils d'un Provençal et d'une Bretonne, et en insistant sur l'identité celtique des ancêtres toscans, Suarès élabore une identité personnelle harmonieuse et équilibrée qu'il appliquera bientôt à la France tout entière.

« C'EST UNE MAISON EXQUISE QUI A NOM *LA SIMIANE* »

Le jeu de construction identitaire subit cependant la malignité du destin. Un jour de novembre 1903, Suarès apprend la mort accidentelle, sur le port de Toulon, de son frère Jean. Un train de marchandises l'a heurté. Le coup psychologique est d'une violence inouïe. Plusieurs accidents survenus au loin, en mer, les années précédentes, avaient constitué comme des avertissements : André – qui avait aussi rêvé à la force destructrice des trains² – avait plusieurs fois demandé à son

1. Lettre d'André Suarès à Yves Le Febvre du 29 avril 1918, *Cette chère Bretagne... Correspondance André Suarès - Yves Le Febvre 1912-1939*, Université de Brest, 1986, p. 139.

2. Cf. par exemple le poème « Rails sous la pluie » dans *Images de la grandeur*, et l'influence marquante sur Suarès du suicide d'Anna Karénine sous un train de marchandises.

frère plus de prudence dans sa vie aventureuse. L'heure fatale survient cependant non pas dans les mers lointaines mais sur les quais mêmes de Toulon : Toulon, ville dans laquelle Jean avait préparé son concours d'entrée à l'École navale, et où il avait eu l'occasion de revenir bien des fois. Les deux frères s'y étaient revus quelques jours à l'été 1901, et Jean, comme une démarche testamentaire, avait incité André à séjourner, après son départ vers de nouveaux horizons lointains, à la Simiane, dans la merveilleuse villa de son ami Édouard Latil, le grand et riche industriel qui devait devenir bientôt un des premiers et des plus fidèles mécènes de l'écrivain.

L'année 1903 agit comme une césure profonde dans la vie de Suarès. La page des écrits bretons est tournée. Celle des écrits provençaux, qui aurait pu s'ouvrir parallèlement, se referme aussitôt. Suarès, en deuil de son frère le marin, prend aussi le deuil de la mer. Dans les cinq années qui suivent, il n'écrit plus de textes sur la Bretagne ni n'y séjourne. Aucun texte ni aucun séjour provençal non plus : malgré la séduction opérée sur lui par la Simiane et les invitations de Latil à l'y rejoindre, le souvenir de Jean est encore trop vif. C'est l'époque où Suarès s'installe de façon définitive à Paris, après plusieurs années passées à Meudon. C'est aussi l'époque où Claudel devient le grand frère de substitution, celui qui, depuis les terres lointaines de la Chine, lui rappelle les récits de voyage de Jean quand celui-ci revenait d'Asie. Suarès traverse des années sombres, dont *Voici l'homme* (paru aux Éditions de l'Occident grâce justement aux démarches de Claudel) constitue le reflet caractéristique. Il n'est pas innocent de voir cet austère et magistral bréviaire d'une âme abîmée dans la douleur et assoiffée d'une rédemption par l'art s'ouvrir sur une ultime page bretonne, évoquant au passé les séjours au manoir d'Argol, au milieu du granit et des landes. Il y avoue à quel point lui manque la mer, « climat de [s]on âme ».

L'année 1908 marque de fait les retrouvailles heureuses de Suarès avec la mer – ou, plutôt, avec les mers : celle de Provence, avec, enfin, un deuxième séjour à la Simiane ; celle du

Cotentin, avec le début de séjours par la suite réguliers chez Léon Letellier ; celle d'Italie, avec, en 1909 puis en 1913, deux nouveaux voyages italiens ; quant aux séjours bretons, ils reprennent à partir de 1910, au Diben d'abord, puis au Pouldu et enfin au Frouden. Une période nouvelle commence. L'amour de la vie succède à la maturation d'un interminable mal-être teinté de nihilisme ; « l'homme de douleur », triste variante de lord Spleen, cède la place à un artiste plus serein face à la création comme face à l'existence.

« RIEN N'EST PLUS SEMBLABLE ET RIEN
N'EST PLUS CONTRAIRE QUE LA PROVENCE
ET LA BRETAGNE »

De ce retour à la mer naissent des textes magnifiques. Les chroniques « D'une maison blanche » et « En rade », parues dans *La Grande Revue* en 1908 à la suite des retrouvailles de Suarès avec la Simiane et la rade toulonnaise, marquent le coup d'envoi du corpus provençal de l'auteur. Elles servent de propylées à la série des *Croquis de Provence*, parue dans *Idées et visions* en 1913 mais rédigée en cette même année 1908, célébration sensible de Toulon et de sa région, dans l'atmosphère désormais apaisée du souvenir de Jean. L'exaltation de la beauté bleue et or de la côte méditerranéenne s'exprime à travers d'admirables proses poétiques, dont des tableaux d'un art exquis (« Le petit port bleu » et « Paysage antique » notamment). Le grand chapitre central consacré au port militaire – étude sociologique de l'univers de la marine – rompt seul avec l'esthétique picturale tout en amorçant le triptyque des ports familiaux : Toulon, le port du frère, annonce en effet Gênes (celui du père) et Marseille (celui de Suarès lui-même). De fait, un quart de siècle avant de mettre en scène, dans *Marsiho*, la rencontre du narrateur avec Jean-Paul Talbot (figure littéraire de Jean), l'auteur évoque dans les *Croquis* celle du bon Gordal, marin timide, passionné et consciencieux, derrière lequel se dessine la chère silhouette fraternelle.

Au premier abord, l'opposition du *Livre de l'Émeraude* et des *Croquis de Provence* est ce qui frappe le plus, en raison des antithèses géographiques, climatiques et culturelles qui viennent spontanément à l'esprit quand on évoque les deux régions. Cependant, de nombreux liens rapprochent les œuvres, qui traduisent la conviction toujours plus grande chez Suarès – et toujours plus conforme à ses convictions – que Bretagne et Provence constituent des « sœurs jumelles », « la blonde et la brune, filles de la même mère, mais de pères très différents¹ » (on aura reconnu le vocabulaire familial, si lourd de signification). La figure de Jean est, on l'a dit, l'un de ces liens secrets : Brest et Toulon se répondent à travers des titres jumeaux, « Rade, la nuit » et « Port, le soir ». L'évocation solaire de Tudy, blanche cyclade de l'Atlantique, trouve un écho significatif dans la peinture de Bandol, si semblable au port de Phéacie. Et le goût japonais de l'estampe – art que Jean fit connaître à son frère – est présent aussi bien dans le corpus breton que dans le recueil provençal.

Au cours des années 1920, alors qu'il a cessé de venir en Bretagne et dans le Cotentin, les séjours répétés de Suarès en Provence, tant chez sa sœur Esther – propriétaire, avec son mari, d'une magnifique villa à Carqueiranne – qu'aux Baux, où l'invite de façon régulière son grand ami Louis Jou, accentuent chez l'écrivain l'amour d'une Méditerranée résolument solaire et antique, oisive et contemplative, très éloignée des méditations spleenétiques du poète dans son manoir de Cornouaille face à l'Océan déchaîné. La Bretagne, pourtant, n'est pas reniée. L'identité celtique du poète apparaît un acquis définitif. Surtout, des textes des années 1920 traduisent le souci constant, chez Suarès, de concilier ses deux pôles géographiques devenus farouchement représentatifs de sa propre identité et de celle de la France : « Rien n'est plus semblable et rien n'est plus contraire que la Provence et la Bretagne. Ce

1. Lettre d'André Suarès à Yves Le Febvre du 24 décembre 1913, *Cette chère Bretagne...*, op. cit., p. 63.

sont deux sœurs jumelles, comme Héraclite et Démocrite sont les jumeaux de l'âme grecque. Le miracle de la France, par où elle est le type même de l'humain, où le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest s'épousent, la mer et l'Océan se fécondent de la même terre, c'est que la Bretagne et la Provence s'unissent, et que l'Île-de-France prend l'une de ces belles mains pour la mettre dans l'autre¹. »

« CE CHEVALIER ERRANT, QUE JE VIS PARTIR
DE BRETAGNE POUR CONQUÉRIR L'ITALIE »

En marge de ces pôles français antithétiques – ou plutôt, dans le prolongement méditerranéen de la côte provençale –, Suarès parcourt la péninsule italienne. Il y effectue cinq voyages entre 1895 et 1928, et en tire deux ouvrages magistraux : *Voyage du Condottière*, en trois parties (la première, consacrée à Venise, paraît en 1910 ; les deux autres, centrées sur Florence et Sienne, ne sont publiées que vingt-deux ans plus tard) ; et *Temples grecs, maisons des dieux*, grand et bel ouvrage paru avec des gravures de Matossy en 1937.

S'il est surtout question de l'art italien du Moyen Âge et de la Renaissance dans le premier ouvrage, et des édifices antiques dans le second, la Méditerranée et l'Adriatique servent de toiles de fond à quelques chapitres et rappellent à quel point la présence des paysages marins a toujours été essentielle à Suarès. Par ailleurs, l'apparition, dès le volume de 1910, du *Condottière* Jan-Félix Caërdal, double littéraire de l'auteur au nom celtique, parachève l'entreprise amorcée avec la figure de lord Spleen et instaure une identité désormais pleinement assumée. Le texte liminaire de l'œuvre est là pour nous le rappeler : « Je dirai quel était ce chevalier errant, que je vis partir de Bretagne pour conquérir l'Italie. Car désormais, dans un monde en proie à la cohue et à la plèbe, la plus haute conquête est l'œuvre d'art. [...] Pour ce Breton, un livre n'a

1. *Provence*, Aix-en-Provence, Édisud, 1993, p. 28-29.

jamais été qu'une tragédie qu'il a dû vivre. Et toute la nature est entrée dans sa mélancolie¹. »

À considérer les pages des deux ouvrages consacrés aux ports et aux rivages d'Italie (en bonne part contemporains du corpus provençal), on ne peut qu'être frappé par l'apparition d'enjeux esthétiques, littéraires et idéologiques nouveaux, qui changent de ceux du couple antithétique formé par la Bretagne et la Provence et plongent le lecteur dans des thématiques spécifiquement méditerranéennes.

« MER GRECQUE » CONTRE « MARE NOSTRUM »

Des relations antithétiques apparaissent. L'une d'elles oppose l'héritage grec et l'héritage romain de la mer antique. À défaut d'avoir pu accomplir le voyage en Grèce tant désiré, Suarès trouve en Sicile et en Italie du Sud, sur le plan architectural (comme en Provence, sur le plan naturel), une Grèce de substitution. En Grande Grèce, il fait en effet l'expérience d'une terre profondément marquée par l'empreinte des antiques colonisateurs. La Sicile baigne dans une mer lumineuse qu'il compare à la beauté du sourire et des yeux d'Hélène ; quant aux temples, ils sont les signes tangibles du génie attique. De ce point de vue, Marseille la Phocéenne apparaît à Suarès non pas tant une autre Athènes qu'une autre Alexandrie : la tirer du côté de l'Ionie est une façon significative de rappeler le caractère moins « aristocratique » de sa cité natale. La côte de Martigues à Cassis suscite en revanche une émotion comparable à celle ressentie devant les temples de Sicile : « Ah, laissez-moi croire qu'en Provence, je suis déjà entre Sunion et l'Olympe », s'exclame le poète-voyageur dans *Provence*, où il définit sa région natale comme la « Grecque d'Occident ».

S'il loue la parenté historique et esthétique unissant la Grèce, l'Italie du Sud et la Provence maritime, Caërdal leur oppose

1. *Voyage du Condottière*, op. cit., p. 10.

un héritage romain dévalorisé. De même qu'il combat, dans *Provence*, les idées de France latine et de Provence romaine chères à Maurras, son contemporain martégal¹, Suarès critique la dimension romaine de l'histoire méditerranéenne à travers l'évocation des ports d'Ostie et de Ravenne. Ennemi du *mare nostrum* dont il met en évidence « la sottise impérialiste », le Condottière exprime volontiers sa détestation de la dimension militaire et hégémonique de l'Empire romain. L'évolution de l'Italie vers un régime fasciste ne peut que l'inciter à forcer le trait. À Ravenne, c'est une méditation sur la vanité d'un Empire soi-disant invincible, mais venu mourir sur les bords de l'Adriatique, qui naît de l'observation de ses ports enlisés dans l'oubli. À Ostie, c'est un tableau très négatif que suscite sa triste déambulation dans des ruines qui n'évoquent que le cosmopolitisme douteux d'un port bruyant et vulgaire. On ne saurait être plus éloigné des rêveries suscitées par les temples d'Agrigente ou de Ségeste.

DE LA « GRECQUE D'ASIE »

À LA « PREMIÈRE RIVE DE L'AFRIQUE »

Une autre opposition sensible – moins historique que géographique – met en jeu l'Orient et l'Afrique. Si Suarès se borne à parler des terres qu'il a foulées, il sait aussi suggérer des horizons par assimilation. De même qu'il fait de la Provence une Grèce de substitution, il voit dans la Sicile morne et torride l'antichambre de l'Afrique, et dans Venise la « Grecque d'Asie ».

Venise lui est en effet un Orient enchanteur ; elle est la « Reine des Sirènes », la « folle reine d'Asie », la « dame de Trébizonde et d'Ispahan », la « Vénus de Byzance »... Amant soumis, le poète vit son séjour comme le plus sensuel des rendez-vous d'amour. « On ne juge point Venise : on la caresse, on la baise, on s'y laisse vaincre et tenter », écrit le Condottière

1. Cf. *infra* l'extrait titré « Latins », p. 169.

ravi de sa défaite. Plus qu'un simple artifice poétique, ce lien d'amour avec Venise-Vénus apparaît une manière littéraire d'assumer l'Orient de la race de ses ancêtres : ou plutôt, à l'« énorme Orient des échelles, depuis la crapule de Port-Saïd jusqu'aux saints pirates de Phocée¹ » que lui évoque Marseille, il oppose un Orient fortement réinvesti de références culturelles, où le rêve efface les aspects décevants de la réalité. Ce qui lui plaît, « c'est l'Asie touchée par la fée gothique, qui est une fée de la mer, sous un ciel qui se souvient des brumes² ». De là que Venise lui semble par exemple le cadre de toutes les comédies amoureuses de Shakespeare. Rien de plus suarésien (comme, déjà, l'était la parenté de la Provence et de la Bretagne) que ce mariage de l'antique et du moderne, de l'Orient et de l'Occident, du soleil méditerranéen et des horizons brumeux de l'Atlantique.

À cet Orient rêvé, Suarès oppose de façon brutale, quoique indirecte, l'horizon africain. S'il n'en parle jamais directement (n'y ayant jamais mis les pieds), il en propose une approche suggestive dans *Temples grecs, maisons des dieux*. La situation géographique de la Sicile – la plus méridionale des terres foulées par le Condottière – justifie cette ouverture vers le sud. Située entre l'Afrique et l'Italie, l'île est ainsi décrite comme « la dernière pile et la plus intacte » de ce pont imaginaire dont la Sardaigne, la Corse et les Baléares constituent les autres arches émergeant de la mer. Suarès la peint comme le lieu d'un contraste violent, tant naturel que culturel : si l'île doit sa célébrité aux édifices que les colons grecs y ont laissés, elle n'en reste pas moins ce « triangle infernal » qui « tourne le dos au nord » et dont le rivage constitue la « première rive de l'Afrique, aux grosses lèvres sèches ». Deux aspects naturels en rendent le cadre inhospitalier : l'horrible vent jaune du sirocco, venu du sud, et la végétation, des plus sèches et des plus agressives – traduction concrète d'un

1. *Voyage du Condottière, op. cit.*, p. 157.

2. *Ibid.*

pays défini comme « punique, arabe, africain », alors même qu'étincelle tout autour la mer grecque. Ainsi s'explique l'alternance voulue des pages célébrant l'art grec et de celles qui dépeignent le cadre hostile où ont jailli les temples comme par miracle : les extraits retenus dans le présent volume en rendent compte.

« PETITS PORTS DE VÉNUS »

En marge de ces lectures culturelles et idéologiques de la Méditerranée, Suarès sait aussi chanter la beauté pleinement marine de l'Italie. C'est le cas – à vrai dire unique dans tout le *Voyage* – du chapitre « Petits ports de Vénus ». L'écrivain y chante la beauté de la côte ligure entre Gênes et Livourne et de ses villages de pêcheurs, petits frères des Ithaque de Provence. La sensualité qui s'en dégage contraste fortement avec la quête idéaliste de l'Art et du Beau poursuivie par le Condottière.

Les lieux évoqués sont, de façon significative, situés de part et d'autre du gros port militaire de La Spezia, le jumeau de Toulon. L'auteur ne suggère pas le rapprochement, mais il s'impose : la figure de Jean, jusqu'en 1932, plane encore et toujours sur les pages relatives aux rivages évoqués. Le port de guerre sert de contrepoint à la peinture du décor paradisiaque qui constitue l'essentiel du chapitre : c'est l'enclave de Mars au pays de Vénus. Si le chapitre s'ouvre sagement sur les références culturelles au bain de la déesse antique et à l'épisode biblique de Suzanne et des vieillards, il dérive vite vers l'évocation voluptueuse des femmes rencontrées et l'appel à l'amour qu'elles suscitent, pour terminer sur un final lyrique pour le moins inattendu. « Nocturne de toute heure » constitue en effet l'adresse érotique lancée aux baigneuses pénétrant dans l'eau translucide de cette immense coupe de Cythère que forme la riviéra de Portovenere. Le charme des villes de Toscane comme les chefs-d'œuvre des maîtres florentins et siennois semblent bien lointains : c'est un Condottière en

vacances que nous découvrons, cédant aux fantasmés suscités tant par la beauté du site que par celle des silhouettes féminines qu'il y aperçoit – même si entre-temps ont été évoquées les figures des poètes anglais Shelley, Leigh Hunt et Byron, venus fréquenter ces rives.

« LA TERRE EST L'OASIS DU RÊVE DE L'ÎLE »

Ces pages d'une pureté marine si vive sont, avec le volume consacré aux temples de Grande Grèce, les dernières consacrées à la Méditerranée. Elles contrastent fortement avec les deux tristes exils que connut l'auteur dans le dernier tiers de sa vie : celui de Collioure, à la suite de son expulsion de la rue Cassette, à l'hiver 1929 ; celui d'Antibes, au cœur de la Seconde Guerre mondiale, alors que sa vie était en jeu. Qui eût pu deviner, pour celui qui trouva toujours dans la mer, loin de la foule et des ennuis du monde, un espace de liberté et de solitude, la nécessité douloureuse de cette double réclusion, semblable à celle d'Achille enfermé dans sa tente, attendant, sur les rivages de Troie, l'avènement de jours meilleurs ?

Suarès n'en resta pas moins fidèle à la mer jusqu'à sa mort. Dans ses dernières volontés, au nombre des lieux de sépulture envisagés, figurent le « tertre de Landévennec, entre les pins », et puis Les Baux, où finalement sera transférée sa dépouille en 1950, deux ans après sa mort. « Les lieux qu'on a beaucoup aimés nous aiment aussi sans doute¹ » : le mot s'applique particulièrement bien à ces terres baignées par les flots² où Suarès passa tant de jours à contempler la beauté pure de la nature en rendant grâce à son Créateur : « Il n'est matin que je ne fasse ma prière à Jupiter. Ce n'est point un souvenir, ni une forme vaine. J'aime Jupiter entre les dieux. Je le prie avec la

1. *Testament*.

2. Si Les Baux ne se situent pas près de la mer, Suarès les considérait pleins du « sens de la mer », comme le montre l'extrait de *Provence* cité *infra*, p. 172.

mer et toute la terre qui l'attend¹. » Mot d'un païen invétéré, animé pourtant d'une pensée si chrétienne.

Suarès ne pouvait rêver, comme Valéry, que d'un cimetière marin. Celui où il repose aujourd'hui, un peu en retrait de la côte, n'est-il pas la demeure qu'il rêva si longtemps de posséder en Provence ? Sur ce fier promontoire, à deux pas des Alpilles, « belles comme une ode souriante de Pindare, comme un cœur d'Eschyle », il a respiré l'iode et la cassie et goûté « la coupole d'azur du ciel flott[ant] doucement sur le cercle de la mer et des sables sans fins à l'horizon ». Une page de *Provence* rend compte du sens de la mer perçu par le poète en ce lieu : « Il est parfois si présent et si vif que, fermant un peu les yeux, je crois être au sommet d'un cap, à la pointe d'une île. En bas [...], on se croirait sur le pont d'un navire : peut-être a-t-il mouillé ses ancres ; peut-être fait-il la route plus lente [...]. Parfois, la saveur de l'air paraît saline aux lèvres. La mer, alors, n'est pas le miracle des Baux, mais plutôt, la terre est l'oasis du rêve de l'île². » Une Acropole solitaire ancrée telle une Paralienne dans la mer de Provence : quel plus beau tombeau pour un si grand amant terrestre de la mer ?

1. *Sur la vie*, I, Paris, Émile-Paul, 1925, p. 244.

2. *Provence, op. cit.*, p. 110-111.

PRÉLUDE POÉTIQUE

(1899-1901)

J'aime les villes sombres, de pierre et de granit noircis sous l'écharpe des brumes, – les ports aux larges quais déserts où, du fleuve à la mer, flotte un cimetière de mâts qui luisent, – et où le soleil n'éclairant plus la vie dans sa pleine horreur, elle se confond dans les brouillards et s'oublie.

Images de la grandeur, « Fogstown »

PORT SOUS LA PLUIE¹

Le soir gagne l'île.
La pluie à grande eau
Couvre d'un rideau
La mer et la ville...

Unis comme l'huile
Noircissent les flots...
Sur les auvents clos
L'eau glisse des tuiles...

Et les focs ployés
Sous un faix de pluie,
Trois bateaux noyés,
Entoilés de suie,

Par les passes d'encre
Défilant sans bruit,
Mouillent dans la nuit,
Et y mettent l'ancre...

1. « Poèmes de la brume », *Points et contrepoints*, n° 106, mars 1973, p. 15. Le poème est extrait du carnet 97 dont la rédaction remonte à 1899/1900.

LE CALME DE LA MER¹

I

C'est le calme infini de la mer..
sans bornes, sur l'espace, l'espace..
c'est le ciel, et c'est le souffle amer
de ce qui passe

Ce grand calme est si plein, – si profond,
que le cœur en soi-même l'écoute...
Il entend, sur la glace sans fond
du ciel, les astres mirer leur route.

On ouït soupirer ses pensées,
et la nuit murmurer dans les larmes...
c'est le chant des sphères balancées
inaccessibles aux alarmes.

La douleur s'effondre sous son poids..
La divine sérénité plane,
seul blé pur de la moisson des voix
que l'azur glane.

1. *Airs*, Paris, Mercure de France, 1900, p. 72-75. Nous respectons ici la ponctuation originale et capricieuse de l'auteur.

C'est le calme infini de la mer..
sans bornes, sur l'espace, l'espace..
c'est le ciel, et c'est le souffle amer
de ce qui passe

II

Non, ce n'est pas la vie, ce n'est plus l'amour,
que la mer, la grande mer souffle en son haleine :
ce n'est que le cadavre immobile du jour,
qu'elle berce au linceul de la mouvante plaine.

Les cercles surhumains de l'éternel désert
enlacent chaque flot de leur rythme qui roule,
et l'écume suspend sa perte au talus vert
des champs creux de la houle.

Et pareils aux regards où de très tristes dieux
échantent le dégoût de leur vaine puissance,
le ciel avec la mer mêlent dans leurs grands yeux
à l'espace infini l'infini du silence.

C'est le calme effrayant de la mer..
sans bornes, sur l'espace, l'espace..
C'est le ciel, et c'est le vol amer
de ce qui passe.

LE PORT¹

I. Gloire des ports dans le soleil couchant..

Mélancolie tragique des rades au crépuscule, quand le globe de feu et de sang, pareil au destin que rien n'arrête, rapide glisse vers le lit des vagues vertes, et descend.

Gloire et deuil somptueux des jetées envahies par l'ombre, et des phares lointains qui s'allument, à l'heure muette où tout frissonne de quelque songe..

Celui qui est né dans les villes puissantes, où la mer clapote doucement contre les quais, tandis qu'au loin on l'entend qui gronde, et bat les blocs ; – celui qui a ouvert les yeux dans les maisons qui font face au port, où les grands bateaux dorment, pour une nuit à l'ancre, et sentent déjà l'odeur de houille du départ, serves chimères du voyage, accroupies sur l'eau noire ; – celui qui a tété le sein d'une blanche femme, silencieuse et timide dans les métropoles violentes, où tout est tumulte, coup de force et de hasard, aventure ou sinistre, ivresse du retour ou douleur de l'adieu : celui-là, jamais, ne voit venir le soir sans rêve ; et, pour lui, à tous les flots des hommes et des choses se mêlent, en murmurant, les ondes de la brume et les vagues de la mer².

1. *Images de la grandeur*, Paris, Jouaust, 1901, p. 121-123.

2. Cet autoportrait poétique à la troisième personne annonce certains passages de *Marsiho*. Le poème est de fait rempli d'observations liées au port de Marseille.

Gloire étrange des ports dans le soleil couchant..

II. Plus chaudes et plus folles, les ruelles à pic, les rues étroites se précipitent par bonds vers la rive, où les noirs anneaux de fer fixent les amarres sur les dalles.

Et les rues en escaliers, où le ruisseau d'encre court entre les pavés disjoints, comme la salive entre les dents¹ d'un vieux, les rues où règne à midi une obscurité bleue, voici qu'elles s'empourprent.

Les rayons obliques baignent les voiles et les vergues d'un flot tiède de sang ; et les blanches poulaines, à la poupe, rougissent de la gorge trop mordue à la pointe des cheveux.

Sur la muraille de pierre, qui se dore à cette heure rousse, les grands filets noirs sèchent encore ; et leurs mailles, pareilles aux runes de la très vieille Asie, semblent garder un profond mystère, en leurs signes antiques.

Le clocher, dans le ciel de carmin, comme une épine de cactus se dresse, sur une passionnée feuille de rose, veinée d'or ancien.

L'énorme tumulte retentit, du jour qui meurt : toutes les langues, toutes les voix, toutes les têtes d'homme ; et tous dans la pleine vérité de leur nature, éphémères perdus, ombres errantes passent, qu'on ne reverra plus.

Là-bas, comme une basse d'orgue, le pont tournant qui grince ; le souffle de la mer sur les blocs ; et les rugissements des machines : les grands paquebots doublent les môles.

Puis, c'est la nuit aux pieds sanglans, qui, ayant longtemps plané, s'abat immense sur la terre, laissant sa trace rousse à l'horizon de la mer, et cachant sa tête sous l'ombre déployée de ses ailes constellées.

Dans le silence du moment où la nuit entre dans la ville, tous les appétits se dressent, la faim, l'ivresse déjà adulte, et

1. Orthographe archaïque ; cf. *infra* : « errans », « sanglans », « glissans ».

la luxure adolescente, qui grandit comme le bambou tropical sous la pluie.

L'arôme âcre et sucré du filin vient sur le vent de mer. L'odeur de l'ail, de l'huile et des fards, – l'arôme de la lie et des épices, – la fumée lourde de l'eau-de-vie, – et la vanille amère de la sueur des femmes flottent sur les quais, et soufflent du fond des ruelles noires.

Les femmes demi-nues se pavanent à la fenêtre, grands perroquets de l'œuvre chaude sur le perchoir ; et les matelots, un sourire contraint aux lèvres, à cause de la violence du désir, hésitent, se balançant sur leurs hanches.

Les Levantins glissants frôlent les murs de leurs corps lubriques. Les forbans latins, nerveux, la peau hâlée au tan comme les voiles rousses, sont ivres de la terre, avant d'avoir bu. Velus, les Anglais musculeux et les grands Scandinaves se taisent avec force, ou soudain hurlent violemment.

Et les gabiers, de leurs mains rudes qui s'étonnent, touchent avec une précaution amoureuse le bras nu des filles, lisse comme la queue du chien danois, et froid au tact comme une bille d'ivoire.. Ils rient ; et un flot de sang bat à leurs tempes..

Au coin des coupe-gorge, des yeux obliques brillent, à peine entrevus, comme des coutelas tirés, et cachés aussitôt dans la gaine. Les araignées de la luxure tissent leurs toiles près des charniers.

Les feux épient, sur les navires à l'ancre où tout est sombre, telles des prunelles étranges, des fous au guet.. Côte à côte dorment les fines goélettes et les grands bricks.. Des balancelles coule encore le flot d'or des oranges¹ : un Catalan veille à la coupée ; et le point de feu brille et rebrille, comme un ver luisant qui se déplace, de la pipe qu'il tient entre ses dents.

Les anneaux de métal luisent. Entre les pavés pointus et gras, les oranges pourries verdissent ; et l'on y distingue par-

1. Sur le thème des balancelles pleines d'oranges, cf. *infra*, *Croquis de Provence*, « Couchant tragique », et *Marsiho*, « Le quai des Hespérides ».

fois éparses les plumes versicolores d'oiseaux fabuleux, hôtes captifs des îles.

III. Là-bas, là-bas, sourdement, sûrement, la mer meurt sur les blocs.

Et le long cri gémit, ténébreusement, des sirènes à travers l'ombre.. La pourpre du couchant n'est plus qu'un souvenir tremblant sur la plus lointaine vague, comme sur une paupière la trace nacrée des pleurs.

Tous les phares s'allument. Les éclipses des uns sont le cœur palpitant de l'espace nocturne ; et, du haut des tours, les autres font jaillir leurs cônes fixes. À l'infini, princesses virginales, qui daignent à peine regarder, les hautaines étoiles.

Le vent sournois, qui se forme, pousse les voiles du brouillard.. Et le courant conspire, au large des môles, à entraîner les barques, – le courant qui rampe entre deux eaux, comme un banc de reptiles..

Ô voix de la mer sur les blocs, – cris des sirènes rauques, – regards des phares dans la nuit, – ô murmures, gloire tragique, souffles de la vague, haleine de la grande rêverie.

LORD SPLEEN À KERMOR¹

- I. Ô, que n'ai-je vécu au bord de la mer verte,
Sur la pointe du roc, à l'ombre des vieux ormes et des
pins,
 Dans le sombre manoir que ceint la solitude,
 Les prés noirs au crépuscule, et le ciel noir où couve la
tempête,
 Lorsque la noire voile, fuyant l'orage, mouille dans l'anse,
au pied des dunes, et que le long de la grève déserte revient,
silencieuse, la jeune paysanne qui ramène mes vaches à
l'étable !
- II. Que n'ai-je assis ma vie, que n'ai-je couché mon âme
Sur le sommet solitaire, où la place était marquée
D'un unique palais, demeure héréditaire,
Aux vastes salles, plus hautes que la nef des cathédrales,
Dont les verrières s'ouvrent sur la forêt muette qui tou-
jours rêve, – sur la dune perfide où la race des pas s'efface au
vent, – et sur l'Océan sombre, ce désert gris où l'infini désert
du ciel se mire ?

1. *Images de la grandeur, op. cit.*, p. 214-215. Sur l'exploitation que fait Suarès de ce poème, cf. *infra*, n. 1 p. 47.

André
Suarès

**PORTS
ET RIVAGES**

Anthologie

Édition établie, présentée et annotée par Antoine de Rosny

Toute sa vie, André Suarès a nourri un immense amour pour la mer, ses ports et ses rivages, sa beauté et ses mystères. Ni le demi-siècle qu'il passa à Paris, ni son œuvre abondante vouée aux plus nobles quêtes intellectuelles, esthétiques et spirituelles ne permettent cependant d'en prendre d'emblée conscience. On le sait natif de Marseille, mais auteur d'un hommage aussi tardif qu'ambigu à sa ville natale (*Marsiho*); on lui connaît un voyage breton au début du siècle, à l'origine d'un de ses premiers livres (*Le Livre de l'Émeraude*), resté toutefois moins célèbre que le *Voyage du Condottière* - ode à l'Italie et à ses trésors artistiques. La postérité a surtout retenu à vrai dire le portraitiste d'un grand nombre d'écrivains et d'artistes, l'essayiste prolifique courtoisé par *La Nouvelle Revue française* et cent autres revues, le pamphlétaire anti-germaniste, prophète de la tragédie hitlérienne.

N'oublions pas trop vite, dans les interstices d'une vie et d'une œuvre animées par la passion de l'art et la recherche de la grandeur, le Provençal épris d'*otium* marin loin des mesquineries et de l'agitation de la vie littéraire parisienne, le fils adoptif des rivages de Cornouaille, le contemplateur sensuel des beautés méditerranéennes. Suarès s'est défini une fois pour toutes comme « homme de la mer avant tout ».

A. de R.

Cette riche anthologie, complétée par des notices et des index, a été conçue par Antoine de Rosny, professeur de lettres classiques et membre du comité Suarès. Elle met en lumière une clef de lecture méconnue de l'œuvre d'André Suarès (1868-1948), l'un des pionniers de La NRF, et constitue une merveilleuse invitation au voyage.



Ports et rivages
André suarès

Cette édition électronique du livre
Ports et rivages d'André Suarès
a été réalisée le 21 octobre 2021 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072950971 - Numéro d'édition : 397127).
Code Sodis : U39231 - ISBN : 9782072950995.
Numéro d'édition : 397129.